

Echos d'un festival

Berlinale 2011

61^{ème} édition

10 au 20 février 2011



La Berlinale:

Festival fondé en 1951 par Alfred Bauer qui en fut le directeur jusqu'en 1976. Depuis 2002, le Festival est dirigé par Dieter Kosslick, qui a succédé au Suisse Moritz de Hadeln. Le Festival dure dix jours et projette environ 400 films, nouveaux et de répertoire. Quelque 19'000 professionnels sont accrédités, et plus de 300'000 billets sont vendus. Un Festival ouvert à tous !

Palmarès :

Ours d'or : *Nader et Simin, une Séparation* - Jodaeiye Nader az Simin, Asghar Farhadi.

Grand Prix du Jury : *Le Cheval de Turin - A Torino* Lo, Béla Tarr

Meilleur réalisateur : Ulrich Köhler (*La Maladie du Sommeil* - *Schlafkrankheit*)

Meilleure actrice : les actrices de *Jodaeiye Nader az Simin* d'Asghar Farhadi.

Meilleur acteur : les acteurs de *Jodaeiye Nader az Simin* d'Asghar Farhadi.

Meilleur scénario : Joshua Marston et Andamion Murataj (*The Forgiveness of Blood* de Joshua Marston)

Meilleure direction artistique : Wojciech Staron et Barbara Enriquez (*El Premio* de Paula Markovitch)

Prix Alfred Bauer (originalité et caractère innovant) : *Wer Wenn nicht Wir* de Andres Veiel

Pour trouver les âges d'admission:

(Si les films sont achetés pour la Suisse)

Organe cantonal de contrôle des films pour la Suisse romande :

<http://www.filmages.ch/>

L'année de l'Ours Farsi

Le spectre du réalisateur iranien Jafar Panahi (dont cinq oeuvres ont été montrées cette année) a plané sur tout le festival : son portrait géant nous guettait à chaque coin de rue ou de couloir. On a moins parlé de Mohamad Rassoulof, lui aussi condamné par les mollahs de Téhéran. À la table du jury de la Compétition officielle, la chaise de Panahi est restée vide. Curieux festival, curieux jury: on déplore ouvertement l'absence de réalisateurs prisonniers politiques ... et on se précipite pour médailler un autre réalisateur venu d'Iran AVEC la bénédiction de la république islamique ! La Berlinale est un Festival politisé (politique ?), qui loue les films sérieux, engagés, si possible non anglo-saxons, si bons soient-ils !

Coriolanus de Ralph Fiennes a été boudé, **Margin Call** de J.-C. Chandor et **Unknown** de Jaume Collet-Serra même pas évoqués pour une possible récompense. Quant à la tragi-comédie (bien envoyée) sur une paire improbable d'amis (un juif allemand et un goy nazi autrichien), **Mein Bester Feind** : boudée ! L'an dernier, il y eut haro sur **Jud Süss** de Roehler, avec Moritz Bleibtreu y campant un Goebbels rigolard et perfide. Les Allemands ne peu-

vent-ils pas encore rire de leur passé nazi !?

Pour revenir à la facette "politique" de la Berlinale, il faut citer la projection du documentaire du réalisateur Cyril Tuschi sur un autre célèbre prisonnier : **Khodorkovsky**, richissime oligarque russe tombé en disgrâce et enfoncé toujours plus profond dans les oubliettes par la volonté de Poutine (film distribué par Monopole Pathé en Suisse). La projection a failli ne pas avoir lieu : la copie a été volée deux jours avant la date de programmation ! Suspense et aubaine pour Tuschi, qui a dû se féliciter de n'avoir pas travaillé à son projet sur Assange: parler d'un prisonnier politique est hautement plus attractif à Berlin.

Il n'y eut pratiquement que des films "sérieux", dans la Compétition internationale (la tragédie de Tchernobyl, la dictature en Argentine, le deuil et la solitude dans un film turc, la glaciation des rapports dans un film coréen...). Une seule oeuvre un peu plus légère : **Les Contes de la Nuit** du Français Michel Ocelot. Qui ne brillaient pas par l'inspiration ni le design, rappelant très fortement **Princes et Princesses**, sorti en 1999.

Ma Berlinale

Hommage à Armin Mueller-Stahl :

Avalon USA 1990 Barry Levinson
Utz, UK, Italie, Allemagne 1991-1992, George Sluizer
Eastern Promises, USA, Cana, UK 2007, David Cronenberg
Music Box, USA 1989, Costa Gavras
Bittere Ernte, RDA 1984-1985, Agnieszka Holland
Königskinder, RDA 1961-1962, Frank Beyer
Die Flucht, RDA 1976-1977, Roland Graf

Rétrospective Shibuya Minoru :

Honjitsu Kyushin (Docto's Day Off)
Gendaijin (Modern People)
Mozu (The Shrikes)

Compétition internationale :

Margin Call de JC Chandor (USA 2010)
Coriolanus de Ralph Fiennes (UK 2010)
Wer wenn nicht Wir (If not Us, Who) d'Andres Veiel (Allemagne 2011)
Schlafkrankheit (Sleeping Sickness) de Ulrich Köhler (Allemagne, France, Pays-Bas 2011)
Jodaeiye Nader az Simin (Nader and Simin, A Separation) d'Asghar Farhadi (Iran 2011)
Bizim Büyük Çaresizligimiz (Our Grand Despair) de Seyfi Teoman (Turquie, Pays-Bas, Allemagne 2010)
The Forgiveness of Blood de Joshua Marston (USA, Albanie, Danemark, Italie 2010)
El Premio (The Prize) de Paula Markovitch (Mexique, France, Pologne, Allemagne 2010)
V Subbotu (Innocent Saturday) d'Alexandre Mindadze (Fédération de Russie, Allemagne, Ukraine 2011)
Saranghanda, Saranghaji Anneunda (Come Rain, Come Shine) de Lee Yoon-Ki (Corée du Sud 2011)
Les Contes de la Nuit de Michel Ocelot (France 2011)
Yelling to the Sky de Victoria Mahoney (USA 2010)
The Future de Miranda July (Allemagne, USA 2011)

Hors Compétition internationale :

Mein Bester Feind (My Best Enemy) de Wolfgang Murnberger (Autriche, Luxembourg 2010)
Cave of Forgotten Dreams de Werner Herzog (USA, France, 2010)
Unknown de Jaume Collet-Serra (Allemagne, UK, France 2011)

Autres sections :

The Guard, John Michael McDonagh, UK
The Stool Pigeon, Dante Lam, Canton
Dernier Etage gauche gauche d'Angelo Cianci, France
Shanzha Shu Zhi Lian (Under the Hawthorn Tree) de Zhang Yimou, Chine

Ma Berlinale

Seize films venus de trois continents (rien d'Afrique ni d'Australie) figuraient dans le programme de la compétition internationale. Des fictions très diverses, bien entendu inégales, mais jamais gratuites : un cinéma miroir de la société. Je me fais un plaisir de citer le directeur de la Cinéma-thèque suisse, qui a défini le programme berlinois mieux que je ne saurais le faire : "À Berlin, la fiction est toujours étroitement liée au réel. Née comme un instrument de propagande du monde "libre" au moment de la guerre froide, devenue ensuite une vitrine des soubresauts de l'Est - jusqu'à la Chute du Mur -, la Berlinale a toujours été éminemment politique. Même les lieux où le festival se déroule ne sont pas innocents, puisqu'il se tient désormais dans les salles et les immeubles hypermodernes construits sur l'ancien No Man's Land de la Potsdamer Platz, à la frontière entre les deux Allemagnes."

Hommage à Armin Mueller-Stahl :

L'acteur allemand Armin Mueller-Stahl a connu plusieurs carrières sous plusieurs régimes dans différents pays : en RDA, en Allemagne de l'Ouest puis aux Etats-Unis. À ce propos, il a déclaré : "Ich habe in drei Systemen gelebt : warm geworden bin ich bei keinem." Même s'il a choisi de s'établir en Californie. Si l'on tient compte de ses prestations à la télévision, on constate que Mueller-Stahl a joué dans près de 120 films. Nous ne parlons ci-après que de ceux vus à Berlin. Et Mueller-Stahl a lui-même dit une fois à un journaliste du Spiegel : "Ich habe acht oder zehn aussergewöhnlich gute Filme in meinem Leben gemacht." Espérons que, pour lui, ceux montrés à Berlin sont du nombre.

L'homme est serein, souverain même, il s'exprime avec précision et aisance, c'est un plaisir de l'écouter. Il rêvait de devenir violoniste ou chef d'orchestre, il choisira la carrière d'acteur surtout grâce à la rencontre avec le réalisateur Frank Beyer.

Le programme qui lui est consacré nous permet de voir un Beyer (**Königskinder**, Frank Beyer, RDA 1962), dans lequel Mueller-Stahl joue un Allemand aux sympathies communistes qui doit fuir les Nazis. Dans **Die Flucht** (RDA 1976-1977, Roland Graf), il est un médecin est-allemand prêt à faire défection et collaborer avec les scientifiques ouest-allemands pour lutter contre la mortalité infantile en RDA. Mais son amour pour une jeune femme qui ne veut pas le suivre fait échouer ses plans. **Die Flucht** fut tourné peu avant le départ effectif de Mueller-Stahl en Allemagne de l'Ouest, avec la permission des autorités est-allemandes, en 1980.

En 1985, il incarne un Polonais pas très "propre" qui recueille, soigne, puis exploite une jeune femme juive en fuite durant la 2^e Guerre Mondiale dans **Bittere Ernte**, d'Agnieszka Holland. Le film de la réalisatrice polonaise résidant à Paris est nommé aux Oscars.

La Berlinale a également programmé **Music Box** (USA 1989) de Costa-Gavras, dans lequel l'acteur incarne un ancien Nazi hongrois retrouvé par ses victimes. On a pu revoir **Avalon** (USA 1989 également) de Barry Levinson, dans lequel Mueller-Stahl est un émigré juif polonais qui a fait sa vie à Baltimore et, patriarche dans les années 1980, se souvient de son parcours depuis son arrivée aux Etats-Unis en 1914.

Les organisateurs ont retrouvé à grand peine un film très rare, dans

Armin Mueller-Stahl



Bittere Ernte



Königskinder



Utz



Eastern Promises



À la Berlinale 2011



Mozu - The Shrikes

lequel l'acteur joue un collectionneur fou de porcelaine de Meissen : **Utz**, (UK, Italie, Allemagne 1991-1992), adaptation du célèbre roman de Bruce Chatwin par le réalisateur George Sluizer. Et enfin, dans un autre registre, le festival a projeté le film bien connu de David Cronenberg, **Eastern Promises** (USA, Canada, UK 2007) dans lequel Mueller-Stahl incarne un terrifiant parrain de la mafia russe à Londres.

Ce florilège a permis de bien cerner l'acteur et la richesse de son répertoire, et Mueller-Stahl a été ovationné lorsque Costa-Gavras lui a remis un Ours d'honneur avant la projection de **Music Box**.

Rétrospective Minoru Shibuya (1907-1980) :

Il y avait sept films de ce réalisateur. Témoin de son temps, Minoru Shibuya met en scène des petites gens, dans le Japon d'après-guerre. Le médecin qui ne compte pas ses heures, entièrement au service de la communauté dans **Honjitsu Kyushin (Doctor's Day Off, 1952)**. Dans un autre film de la même année, **Gendaijin (Modern People, 1952)**, Shibuya dénonce la corruption régnant dans les rangs de l'administration. Il met à nu le côté obscur d'une société contemporaine prompte à céder à la tentation. Le 3^{ème} et dernier film que j'ai vu, **Mozu (The Shrikes, 1961)**, traite des relations tendues entre une mère, femme entretenue vieillissante, et sa fille trentenaire qu'elle retrouve après près de vingt ans de séparation. Dans les trois cas, on pourrait croire que le Code Hayes s'étendait jusqu'au pays du soleil levant : les personnages de Minoru Shibuya sont tous si gentils et retenus dans leurs vices et si comme-il-faut même quand ils sont censés plonger dans le stupre et la corruption. Mais il n'en reste pas moins que ces oeuvres nous livrent une vision critique et proba-

blement lucide de la société nipponne des années 1950.

Compétition internationale :

Margin Call de JC Chandor (USA 2010)

Fiction se déroulant dans l'univers de la finance et dans laquelle on reconnaît les mougouilles de Lehman Bros à l'origine de la crise financière de 2008 qui a touché le monde entier. "Margin Call" désigne les opérations bancaires à effectuer dans l'urgence quand un titre s'effondre. Au sein d'un noyau de cadres d'une firme d'investissements qui tente de sauver ses milliards, devenus exagérément volatils, avant de vendre à la hâte des actions qui à chaque seconde valent moins. Des cadres qui ont le faciès de Jeremy Irons (*"Je ne comprends rien aux chiffres, expliquez-moi le problème comme si vous l'expliquez à un Golden Retriever !"*), de Kevin Spacey (cadre moyen qui lui non plus n'est pas à l'aise avec les chiffres, mais est surtout préoccupé par la maladie terminale de son chien !) ou encore Paul Bettany, Demi Moore... La cellule de crise des cadres se rencontre sur les lieux du crime, de nuit, dans les bureaux immenses où les écrans couverts de chiffres ne s'éteignent jamais. Un monde de métal et de verre, où des sommes folles se gagnent et se perdent, un monde de la cupidité jamais assouvie, où l'on ne voit ni billet de banque ni pièce d'argent. Dans le monde de l'argent virtuel, on dépense des fortunes dont on n'a jamais vu la couleur. Mais une accumulation de combinaisons profitables et risquées ont mis l'établissement en faillite. Seule solution : vendre avant que cela se sache. Le film est passionnant d'un bout à l'autre, même si et surtout parce que l'on sait comment ça finit. Et comme il n'y a pas que des filous dans la finance, deux personnages font



Kevin Spacey dans *Margin Call*



Ralph Fiennes dans *Coriolanus*



Gerald Butler et Ralf Fiennes dans *Coriolanus*



August Diehl, Alexander Fehling et Lena Lauzemis dans *Wer wenn nicht wir*

figure de "bons" : Stanley Tucci qui découvre le pot aux roses, Kevin Spacey qui n'a jamais demandé à être là où il est, et peut-être les deux jeunes traders, Zachary Quinto et Penn Badgley, qui sont entraînés dans la tourmente fatale. (Disciplines concernées : Economie, Géopolitique, Education aux médias).

Coriolanus de Ralph Fiennes (UK 2010)

Ralph Fiennes a osé actualiser cette pièce que plus d'un estimait imparfaite et difficile. Il a assuré la mise en scène et le rôle-titre. Ayant joué le rôle de Coriolan au théâtre, Fiennes rêvait depuis dix ans de faire un film de la pièce. La Rome de son **Coriolanus** pourrait être les Balkans, ou l'Irak, ou l'Afghanistan, un pays ravagé par la guerre, et convoité par ses voisins. Les commentaires sur le déroulement des affrontements y sont faits par les présentateurs de télévision (genre CNN ou BBC World News), les manchettes se déroulent sur le bas de l'écran. Coriolan est un guerrier, un héros que l'on pousse à faire carrière politique. Mais il est fait pour l'action, pas pour les discours ! Il ne veut ni ne sait flatter, mentir ou attermer. Et rapidement, il se fait des ennemis au sein de l'arène politique. Lors d'une élection qui tient plus du jeu télévisé que de l'assemblée du sénat (le public réagit selon les directives qu'on lui donne depuis le plateau, à l'insu de Coriolan), Coriolan est destitué et chassé. Et la tragédie prend son cours. Cette magistrale transposition est digne du **Richard III** (UK, USA 1995) de Richard Loncraine. On est un peu dérouté par la langue shakespearienne dans les cinq premières minutes, puis on se laisse prendre par l'intensité de ce thriller politique : le conflit est vrai, la rivalité, les manifestations, les affrontements, c'est notre monde actuel dans toute sa brutalité combative. Fiennes est un homme d'action, musclé, puis-

sant et hautain, il exsude la force virile : un guerrier qui ne se sent bien qu'avec ses pairs. Dans le combat corps à corps qui l'oppose à son adversaire juré (joué par Gerald Butler) on a autant le sentiment de voir une étreinte que d'assister à une lutte à mort. Un Shakespeare revisité par Fiennes : une oeuvre à découvrir absolument (Disciplines concernées : Langue et littérature anglaises, Education aux médias).

Wer wenn nicht Wir (If not Us, Who) d'Andres Veiel (Allemagne 2011)

1961. C'est à Tübingen, le village universitaire par excellence, que Bernward Vesper et Gudrun Ensslin se découvrent des affinités. Très critiques vis-à-vis de l'attitude de leurs géniteurs respectifs sous le 3^{ème} Reich, ils fondent une maison d'édition et se consacrent aux pamphlets politiques et publications engagées qui se multiplient dans le monde dans ces années 1960. Leur mot d'ordre : "Qui si ce n'est nous ? Quand si ce n'est maintenant ?"

Si Vesper croit surtout à la puissance du verbe, Ensslin veut aller plus loin, et rejoint le groupe Baader en 1968. La suite, nous la connaissons. Le film délivre une fine analyse psychologique des deux personnages, leur complicité puis leur éloignement progressif. L'histoire est ponctuée d'images d'archives qui nous font revivre les années 1960 et 1970. À montrer en regard de **Der Baader-Meinhof Komplex** (Allemagne 2008) d'Uli Edel, qui est plus centré sur les activités de la "Bande à Baader" que sur les origines de la constellation Baader, Meinhof, Ensslin. *Le film a été récompensé par le Prix Alfred Bauer pour son originalité.* (Disciplines concernées : langue et littérature allemandes, histoire, géopolitique, Education aux médias).



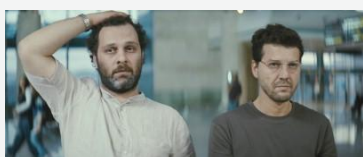
Leila Hatami et Peyman Moadi dans **Jodaeiye Nader az Simin**



Sarina Farhadi dans **Jodaeiye Nader az Simin**



Fatih Al, Günes Sayin, Ilker Aksum dans **Bizim Büyük Çaresizligimiz**



Fatih Al, Ilker Aksum dans **Bizim Büyük Çaresizligimiz**

Schlafkrankheit (Sleeping Sickness) de Ulrich Köhler (Allemagne, France, Pays-Bas 2011)

Un médecin allemand blanc qui ne peut vivre ailleurs qu'en Afrique, un médecin français noir qui ne connaît rien de l'Afrique. Le Blanc réside depuis longtemps au Cameroun et travaille sur un programme de lutte contre la maladie du sommeil. Il est comme envoûté par la jungle et le climat du Cameroun, il en est transformé, on ne sait trop pourquoi. Retourner en Europe n'est pas une option, tout lui est étranger là-bas, même si sa femme et sa fille lui manquent. Le Noir vient de Paris, envoyé par l'Organisation mondiale de la Santé, pour évaluer le développement du projet. Le médecin noir est complètement désorienté et sa rencontre avec son collègue blanc ne fait qu'augmenter son malaise. On ne sait pas trop si le film a un thème principal : la fascination de l'Afrique sur certains Blancs, la corruption générale en Afrique, le détournement des fonds fournis par les Occidentaux aux pays africains, la lutte contre les maladies mortelles en Afrique ? Un peu de tout ça, mais superficiellement. Le personnage de Veltman, le médecin blanc, est une création : un homme imbibé par le climat africain, africain sans l'être, déraciné et incapable de se détacher de cette terre qui le considère pourtant comme un étranger. *Ulrich Köhler a reçu le prix du meilleur réalisateur.*

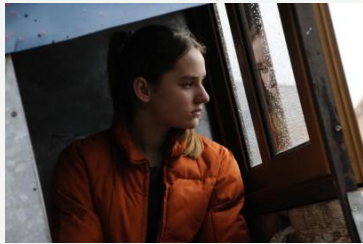
Jodaeiye Nader az Simin (Nader and Simin, A Separation) d'Asghar Farhadi (Iran 2011)

Le film raconte la scission d'un couple en crise, de ses démêlés avec la justice suite à la fausse-couche d'une "maman de jour" qui s'occupait de leur vieux père atteint d'Alzheimer et de leur volonté commune et très forte de protéger leur fille de treize ans. Dans une société iranienne très similaire aux sociétés occidentales,

avec des femmes indépendantes, exerçant une activité professionnelle, ayant leur propre véhicule, et jouissant des mêmes droits que les hommes, Asghar Farhadi (Ours d'argent du meilleur réalisateur pour **Darbareye Elly - À propos d'Elly**, en 2009) dépeint une société contemporaine iranienne respectueuse de la morale, de la religion, de la justice et de l'ordre social. Les femmes y sont séduisantes, féminines et soignées, portant élégamment le foulard islamique. Une société peut-être à l'occidentale, mais certes meilleure : on n'y fait à peine allusion au chômage et à la misère, on n'y succombe ni à la vénalité ni à la malhonnêteté. Les causes de la séparation : un souhait bien vite abandonné d'aller en Occident. Pas de guerre sur la possession de biens matériels. Un seul souci : le bien de l'enfant, l'avenir de la famille. Un mari violent ? Il se frappe lui-même dans ses crises de colère. Un peuple honnête, scrupuleux à l'extrême, propre ! C'est filmé avec soin, la plupart du temps dans des intérieurs, des discussions et débats jusqu'à plus soif autour d'une vérité que les victimes recherchent elles-mêmes, les autorités se contentant, de leur siège de bureau, d'orchestrer les informations. Pas de dérapage, pas d'éclats brutaux : tous les protagonistes réfléchissent, analysent et reconnaissent leurs erreurs, s'il en est, tôt ou tard. Un monde capable d'être presque parfait, des citoyens libres et responsables. *Une oeuvre que le Jury berlinois a couverte de récompenses : l'ensemble des acteurs, hommes et femmes, se sont partagé les Ours d'argent des meilleurs rôles masculins et féminins. Et il ne faut pas oublier l'Ours d'or du meilleur film et le Prix du Jury Œcuménique !* Peut-être y aurait-il des pistes intéressantes pour analyser cet encensement dans l'article paru sur le site "Iran-Resist" dont vous trouvez les coordonnées en fin d'article. (Le film a été acheté par **Trigon** pour



Tristan Halilaj dans
The Forgiveness of Blood



Sindi Laçeј dans
The Forgiveness of Blood



Sharon Herrera et Paula Galinelli
Hertzog dans
El Premio



Sharon Herrera et Paula Galinelli
Hertzog dans
El Premio

la Suisse. Disciplines concernées : histoire, géopolitique, éducation aux médias, film et propagande).

Bizim Büyük Çaresizligimiz (Our Grand Despair) de Seyfi Teoman (Turquie, Pays-Bas, Allemagne 2010)

Les Turcs sont des gens comme nous, juste un peu plus convenables. Si on ne le savait pas, ce film nous le montre. À Ankara, deux protagonistes mâles bien sous tous les rapports (qu'ils n'ont pas !) recueillent, en tout bien tout honneur Nihal, la soeur d'un copain qui vit à Berlin (elle vient de perdre ses parents dans un accident mortel). La jeune fille est très belle et chacun de ses logeurs tombe amoureux d'elle. Mais comment le croire ? Ces deux hommes vivent ensemble depuis des années, ont une complicité certaine, adorent faire la cuisine, tirent avec ardeur sur leur cigarette, poussent en chœur leur caddy dans le supermarché, comme un vieux couple. Sont-ils vraiment sensibles aux charmes féminins ? À un moment, on pourrait croire que le film s'oriente vers une trame à la Steinbeck (**Of Mice and Men**), le robuste Cetin étant le Lenny de son compagnon Ender, l'intellectuel. Mais non. On ne sait pas trop comment les deux hommes gagnent leur vie, l'un dans un bureau, l'autre à la maison. En fin de compte, ni heurts, ni violence, ni élans de passion, juste un bout de vie plein de tendresse, et sans doute de désespoir, puisque le film s'intitule "**Our Grand Despair**" !

The Forgiveness of Blood de Joshua Marston (USA, Albanie, Danemark, Italie 2010)

Nik est un adolescent de 17 ans qui termine ses études secondaires dans le nord de l'Albanie. Il est amoureux, il échange des SMS avec la fille qu'il aime, il a des projets : ouvrir un cyber-café lorsqu'il aura terminé ses examens. Mais le sort en décide autrement. Soumis aux lois an-

cestrales du code d'honneur (le Kanun), sur lesquelles se greffe encore le code pénal officiel, le jeune homme se retrouve prisonnier avec sa famille dans leur maison, lorsque son père poignarde un cousin puis prend la fuite. Ainsi le veut le Kanun. Les mâles n'ont plus le droit de quitter la maison. L'assignation à domicile perdure aussi longtemps que l'ont décidé les proches du défunt, vraisemblablement jusqu'à ce que ceux-ci aient pu tuer un homme de la famille du meurtrier. L'ado Nik pourrait être cet homme-là. Sa jeune soeur doit désormais gagner de quoi nourrir la famille. Le frère et la soeur doivent renoncer à aller à l'école, doivent assumer soudain des devoirs d'adulte. Marston dépeint le sort de jeunes, dans un monde moderne, contraints d'obéir aux codes d'honneur médiévaux des anciens. Nik cherche d'autres solutions, hors code, il aimerait passer outre, il va même jusqu'à se livrer à la famille lésée. En vain. Le sang doit être lavé par le sang. Une seule alternative peut se présenter : l'exil. Une situation qui en évoque bien d'autres, ailleurs dans le monde. *Ce film sombre a convaincu le Jury Océanographique qui lui a décerné une mention, et le Jury international lui a décerné un ours d'argent pour le meilleur scénario.*

El Premio (The Prize) de Paula Markovitch (Mexique, France, Pologne, Allemagne 2010)
Paula Markovitch, qui vit en Argentine, évoque dans son film son enfance sous la dictature militaire. Elle a tourné dans la région de San Clemente del Tuyú, où elle a grandi. Elle y parle de fuite, de cachette sur une plage, d'interdits, de livres et de jeux enfouis dans le sable. Une fillette et sa mère se sont réfugiées dans un cabanon construit sur le sable de la plage, battu par les vents et les vagues. Les fenêtres aux carreaux cassés sont grillagées, des bâches tiennent lieu de volets et de vitres. Ni



Anton Shagin dans **V Subbotu**



Stanislav Rjadinsky, Aleksey Demidov et Svetlana Smimova-Marcinkevich dans **V Subbotu**



Lim Su-Jeong, Hyeon Bin dans **Saranghanda, Saranghaji An-neunda**



Lim Su-Jeong, Hyeon Bin dans **Saranghanda, Saranghaji An-neunda**



Un des six **Contes de la Nuit**

chauffage, ni eau, ni lumière, mère et fille n'ont rien et ne peuvent rien attendre. L'histoire est racontée du point de vue de la fillette. Une gamine que l'on voit dans la première séquence faire du patin à roulettes dans le sable ! Son terrain de jeu solitaire, ce sont les dunes au bord de l'eau. Elle ne comprend pas pourquoi elle doit vivre dans cet abri d'infortune, se méfier des militaires, ne pas aller à l'école, pourquoi son père est absent. De lui, mère et fille n'ont qu'un télégramme, où il est écrit "Pessimiste", un mot que la fillette ne comprend pas. Un film de prison, de peur, de délation et de désespoir, avec un tout petit peu d'espoir en filigrane. *Un regard douloureux sur une enfance gâchée en Argentine qui a ému le Jury international, puisque El Premio a obtenu deux ours d'argent pour une excellente prestation artistique (la photographie et les décors).*

V Subbotu (Innocent Saturday) d'Alexandre Mindadze (Fédération de Russie, Allemagne, Ukraine 2011)

L'histoire se déroule le 26 avril 1986, le jour où le réacteur de Tchernobyl a explosé. Comme l'ampleur de la catastrophe n'avait pas encore pu être évaluée, les cadres supérieurs n'avaient qu'un souci : garder le secret. Le jeune apparatchik Valery, héros du film, a beau courir à toutes jambes, il n'échappera pas au destin tragique de tous ceux restés en arrière. Le film se déroule sur 36 heures. Valery va chercher une jeune fille dans la section des femmes, qui n'est même pas son amie en titre, et semble vouloir l'entraîner dans sa fuite. Ils ratent le départ d'un train, et pour des raisons peu claires, reviennent en arrière, s'attardent dans un magasin de chaussures, rejoignent les autres membres de leur groupe de rock (elle chante, il est batteur) qui doit jouer pour une noce. Ils jouent, dansent, boivent et s'enivrent. Pourquoi

Valery a-t-il cessé de courir, lui qui savait ? Le dernier plan le montre ivre, avec les autres membres du groupe, sur une barque qui flotte au pied du réacteur. Aucun des protagonistes n'attire la sympathie, ou n'éveille un quelconque intérêt. Le sujet était en or, mais le traitement est raté. (Discipline concernée : histoire).

Saranghanda, Saranghaji An-neunda (Come Rain, Come Shine) de Lee Yoon-Ki (Corée du Sud 2011)

Durant les 15 premières minutes du film, la caméra filme un jeune couple dans une voiture, à travers le pare-brise. Elle lui annonce qu'elle veut le quitter, et il réagit calmement. Ils discutent de leur séparation sans état d'âme, on se demande s'ils la veulent, ou ne la veulent pas. Un couple jeune figé dans l'incommunicabilité, enfermé dans une voiture ou dans une demeure, tandis que dehors il pleut. Impavides, atones, sans élan. Leur intérieur ne dit rien sur eux : viennent-ils d'emménager ou vont-ils déménager, des piles de papiers, des dossiers, des cartons, la maison est anonyme, les murs nus, leur monde est bleu métallisé. Ont-ils de bons souvenirs ? Peut-être. Un livre de recettes de pâtes, ils aiment la cuisine italienne. Un petit jouet qu'il avait fabriqué pour elle. Mais au lieu de la retenir, il accepte tout ce qu'elle dit. Mais peut-être la pluie torrentielle au-dehors, et l'intrusion d'un chaton dans leur maison va-t-elle les aider à reprendre un dialogue abandonné depuis longtemps ? L'esthétique du film est soignée, mais l'ennui qui règne au sein de ce couple n'a pas manqué de gagner les spectateurs, et les y a laissés.

Les Contes de la Nuit de Michel Ocelot (France 2011)

Composé de six chapitres, le film d'animation a été tourné en 3D. Les images bidimensionnelles sont disposées sur plusieurs



Zoé Kravitz et Json Clarke dans
Yelling to the Sky



Zoé Kravitz et Gabourey Sidibe
dans **Yelling to the Sky**



Hamish Linklater, Miranda July
dans **The Future**



Moritz Bleibtreu, Georg Friedrich
et Ursula Strauss dans
Mein Bester Feind



Diane Krüger et Liam Neeson
dans **Unknown**

plans, La dernière oeuvre d'Ocelot est un film de conteurs, mais aussi un hommage au cinéma et à tout le travail technique et artistique qui est à l'origine d'une oeuvre picturale. Pour chaque histoire, un garçon, une fille et un vieux technicien se mettent au travail dans un cinéma vieillot. Ils inventent une histoire, choisissent les costumes, les décors et réalisent leur projet grâce à la technique d'images de synthèse. Les personnages se créent à contre-jour, comme des découpages, puis évoluent dans un décor aux couleurs luxuriantes. Les images stylisées d'Ocelot ont gardé tout leur charme, il nous promène sur plusieurs continents, dans des mondes merveilleux. À mes yeux, rien de bien nouveau depuis **Princes et Princesses**, si ce n'est cette référence au cinéma.

Yelling to the Sky de Victoria Mahoney (USA 2010)

L'héroïne de **Precious** (Lee Daniels, USA 2008). Gabourey Sidibe, joue ici la méchante qui menace une adolescente en pleine crise d'adolescence incarnée par Zoé Kravitz. Elle a des rapports difficiles avec une mère dépressive, un père colérique, des camarades qui se moquent d'elle. On assiste à une succession de scènes de la vie quotidienne, un début de descente aux enfers, une reprise en main. On n'est jamais vraiment touché par les événements, et pour cette thématique se jouant dans les milieux défavorisés, je vous renvoie à **Precious**, ou encore mieux, **Echo Park L.A.-Quinceanera** (USA 2006) de Richard Glatzer et Wash Westmoreland, ou encore **Mi Vida Loca** (USA 1993) de Allison Anders, par exemple.

The Future de Miranda July (Allemagne, USA 2011)

Une vision de demain, celle d'un couple moderne qui ne communique que par Internet, et a oublié les choses les plus simples

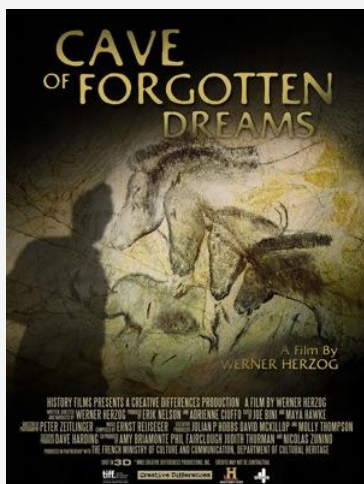
de la vie. Ils ne prennent ni risques ni responsabilités : c'est sans doute pour cela qu'ils décident d'adopter un chat blessé qui n'a plus que six mois à vivre. Leur histoire (et la sienne) nous est racontée par le chat en cage, ou pire, par la patte du chat! Et ça se veut tellement nouveau et original que les paupières m'en tombaient. Mais sans doute y a-t-il quelque chose à sauver dans cette oeuvre nostalgique et déroutante : dans ses décors impersonnels, ses protagonistes inexpressifs, ses dialogues rares et sans relief, son enfermement, son déracinement de la réalité ... Qui sait ?

Hors compétition internationale :

Mein Bester Feind (My Best Enemy) de Wolfgang Murnberger (Autriche, Luxembourg 2010) Deux presque frères, un juif allemand fortuné et un goy autrichien d'origine modeste sont au coeur de cette histoire qui pivote autour d'un dessein de Michel-Ange convoité par les nazis, et des changements de costumes entre le nazi et le juif. Le Goy rejoint les rangs des Nazis, le juif se retrouve dans un KZ, mais l'habit fait le moine, et les échanges d'uniformes entre les deux frères ennemis dupent tout le monde! Tragi-comédie savoureuse, dont le déroulement est truffé de rebondissements inattendus et de dialogues piquants! (Disciplines concernées : langue et littérature allemande, histoire du 3^e Reich, éducation aux médias : le nouveau cinéma allemand).

Unknown de Jaume Collet-Serra (Allemagne, UK, France 2011)

La recherche d'identité est un thème de prédilection au cinéma. Traité de manière comique dans **Mein Bester Feind**, il l'est de façon dramatique dans **Unknown**. Le héros, au sortir du coma, a perdu tout ce qui prouvait son identité, et rencontre



Affiche de **Cave of Forgotten Dreams**



Les frères Coen (Ethan et Joel) et Hailee Steinfeld pendant le tournage de **True Grit**



Don Cheadle et Brendan Gleeson dans **The Guard**

même celui qui a usurpé son identité. Même sa propre femme ne le reconnaît pas. Poursuites, agressions, coups et blessures, rien n'est épargné au héros, joué par Liam Neeson, et à la jeune Croate qui lui vient en aide (Diane Krüger). Ce psychotriller se déroule à Berlin, où une partie des courses-poursuites ont été tournées dans la Friedrichstrasse, sous la supervision des fils Julianne, les cascadeurs français bien connus ! Un très bon film d'action, un suspense à la Hitchcock, porté par Liam Neeson, Diane Krüger et notre compatriote Bruno Ganz qui incarne ici un ex-officier de la Stasi. Hors compétition. Mais voir Berlin, Neeson, Ganz et les très belles Diane Krüger et January Jones dans un même film a beaucoup réjoui les spectateurs!

Cave of Forgotten Dreams de Werner Herzog (USA, France, 2010)

Un documentaire en 3D (une utilisation parfaitement adéquate de cette nouvelle technologie, de l'avis même du réalisateur, qui n'entend pas renouveler l'usage de la 3D) sur la grotte de Chauvet-Pont-d'Arc, en Ardèche. Ces lieux sont superbement préservés, le public n'y ayant pas accès. Les conditions de tournage furent donc très strictes : équipe restreinte, équipement spécialement construit pour le film, en volume limité, éclairage sommaire et non agressif. Ce qui nous donnera une image peu lumineuse, beaucoup de grain, et une sorte de bourdonnement constant dans l'enregistrement. Herzog, qui ne voit pas l'apport de la technologie 3D au cinéma en général, en justifie tout à fait l'usage ici : la 3D permet de capter la totalité et la densité des figures gravées ou peintes dans les creux et bosses de la roche. Le site contient plus de 400 représentations d'animaux datant de l'Aurignacien, donc d'il y a plus de 32 000 ans BP = Before

Present. Des scientifiques français, certains de s'exprimer en anglais, nous livrent une foule d'informations précieuses. Mais ils sont pénibles à écouter, et souvent incompréhensibles. Le film est commenté en "voice over", et je crois que j'aurais préféré des sous-titres. Domage pour un film que le public devrait s'arracher, à commencer par celui des établissements d'enseignement, puisqu'il nous rend l'invisible visible, nous donnant accès à des trésors que l'on ne peut voir sans les mettre en danger. L'apport de la 3D dans le documentaire n'est pas totalement convaincant, à cause de l'inévitable problème d'éclairage...

True Grit de Joel et Ethan Coen (USA 2010)

Les Coen nous offrent leur version du "western crépusculaire", mouvance lancée par **The Wild Bunch** (Sam Peckinpah, 1969), et qui atteignit une apogée avec **Unforgiven** (Clint Eastwood, 1992), saga sur une fin de race dans une époque en voie de disparition. La ballade des Coen dans les Champs Élysées du Far-West est fort réussie. Ce fut un grand moment de bonheur partagé à Berlin. (Distribué en Suisse par Frénétique, ce film fait l'objet d'une [fiche pédagogique](#)).

Autres sections :

The Guard, John Michael McDonagh, (UK 2010) est un premier film, et c'est une réussite. **The Guard** est un "Buddy Movie" (un film de copains, inévitablement très dissemblables, et qui renâclent à travailler ensemble) qui se joue à Connemara, à l'ouest de l'Irlande. Brandon Gleeson incarne un policier irlandais atypique, bedonnant et indépendant, peu soucieux des règles et gourmand de femmes. Il partage son temps entre sa vieille mère, le pub, les prostituées et les enquêtes dans sa petite ville du Comté de Galway. Il va devoir faire équipe, bon gré mal gré,



Shawn Dou et Zhou Dongyu dans *Shanzha shu zhi lian*



Zhou Dongyu dans *Shanzha shu zhi lian*



avec l'agent du FBI Don Cheadle, qui ne connaît rien au Pays de Galles, surtout pas sa langue. Ce duo improbable doit intercepter une gigantesque livraison de drogue, et du côté des dealers, Marc Strong incarne le trafiquant, désabusé. Un petit chef-d'œuvre d'humour noir avec des pointes racistes, scabreuses, sexuelles, mordantes et cocasses, très jouissives.

The Stool Pigeon, Dante Lam, (Canton 2010) se penche sur la vie dangereuse des indicateurs, du salut desquels on ne se soucie généralement guère dans les milieux policiers. Ici, nous avons un policier différent : il est solitaire, méfiant et amer. À cause de lui, un indicateur a été battu à mort il y a quelques années. Lorsqu'il doit de nouveau forcer un malfrat à lui servir d'induc, le policier s'efforce de le protéger. Un film d'action et de castagne rythmé et plein de rebondissements comme savent si bien les créer les réalisateurs asiatiques.

Dernier Etage gauche gauche d'Angelo Cianci, (France 2010) Un huissier venu saisir les meubles d'un mauvais payeur est pris en otage par son fils, un petit dealer, et le père de celui-ci. Le dialogue s'instaure peu à peu entre le prisonnier et ses geôliers et l'huissier ressent de plus en plus d'empathie pour ceux qu'il était venu spolier. Le film parle de relations père-fils, de conflits sociaux, des conditions de vie en banlieue, de familles d'immigrants, de sensationnalisme médiatique. Et se déroule un 11 septembre. Une comédie sociale très réussie, avec Hippolyte Girardot en huissier.

Shanzha Shu Zhi Lian (Under the Hawthorn Tree) de Zhang Yimou, Chine

Un aubépinier peut vivre jusqu'à 500 ans, et l'aubépine a toujours été recherchée pour ses vertus de protection (on dit que la foudre ne tombe jamais sur un

buisson d'aubépine, et l'aubépinier attire les oiseaux qui y font leur nid, protégés par les épines de l'aubépinier). L'histoire se déroule durant l'époque de la Révolution Culturelle. Elle évoque une ère de peur, de méfiance et de délation, imposée par le Grand Timonier et qui marqua cruellement toute une décennie (1966 à 1976), toutes générations confondues. Etudiants et professeurs sont envoyés à la campagne, faire pénitence et apprendre l'humilité. Jing est une adolescente hébergée par des paysans. Elle est remarquée par un autre pensionnaire, Sun, un étudiant qui travaille pour une mission géologique. Il prend la jeune fille sous sa protection, l'approchant avec délicatesse, ange gardien plein de prévenance. Mais les jeunes ne peuvent dévoiler leurs sentiments, ni même se les avouer en secret : "un faux-pas peut détruire toute une vie" dit la mère de Jing (une institutrice obligée de nettoyer l'école, et découper des enveloppes, pour joindre les deux bouts), dont le mari est prisonnier politique dans les geôles de Mao. Ils ne peuvent se montrer ensemble, toute promiscuité est condamnée. L'héroïne est d'ailleurs une charmante oie blanche, qui craint de tomber enceinte, parce qu'elle a embrassé le jeune homme ! Les années passent, l'attente reste vaine, les blessures du corps et de l'âme tuent lentement. Jing cultivera sa mémoire sous l'aubépinier témoin de leur rencontre. L'arbre est immergé depuis 2006 dans les eaux du barrage hydraulique des Trois-Gorges.

Je ne vous dirai rien de **A Torino Lo - Le Cheval de Turin** (Hongrie 2011, Bela Tarr, *Ours d'Argent*) dont ses aficionados ont suffisamment loué les longs plans-séquences, la magnifique photo noir-blanc et les dialogues parcimonieux. Le film a été acheté par **Vega Film** pour la Suisse.

Je me permets pour terminer de vous recommander un autre film que je n'ai pu voir : le documentaire sur **Khodorkovsky** sur lequel j'ai eu des échos très positifs, et qui offre, de l'avis unanime, un tableau fouillé et passionnant de la Russie du XXI^e siècle. Pourquoi les films anglo-saxons à la facture classique et professionnelle n'ont-ils aucune

chance dans les festivals européens ? On a sacrifié cette année **Coriolanus** et **Margin Call** sur l'autel de ce critère, tout en arrosant de récompenses le film d'Asghar Farhadi... Les médias ont parlé d'un festival médiocre, moi j'ai fait une bonne moisson entre rétrospective, hommage et compétition. Et je me réjouis déjà pour 2012 !

Pour en savoir plus :

L'article du site Iran-Resist sur l'Ours d'Or 2011 :

<http://www.iran-resist.org/article6239.html>

Un excellent article de Leslie Felperin dans Variety (mercredi 16 février 2011) sur le documentaire de Cyril Tuschi **Khodorkovsky (2011) en anglais** :

<http://www.variety.com/review/VE1117944615?refcatid=31&printerfriendly=true>



Suzanne Déglon Scholer enseignante, chargée de communication de Promo-Film EcoleS, fondatrice de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, février 2011 / "Droits d'auteur : Licence Creative Commons":

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>